

L'Œuvre d'une Goule

L'Œuvre d'une Goule.....	5
L'AMOUR DU MANCHE.....	11
A PROPOS DES MÉMOIRES de Rirette Maîtrejean.....	12
EN BLOC.....	17

L'Œuvre d'une Goule

Depuis quelques jours et sous ce titre suggestif : « Souvenirs d'anarchie », paraissent dans le *Matin* les mémoires de Rirette Maîtrejean, tristement célèbre !

En effet, qui ne connaît peu ou prou, dans nos milieux, ce phénomène à la voix glapissante, vivante incarnation de la prétention, de la sottise et du grotesque ?

Savantasse typique, l'inévitable livre sous le bras — toujours le même par exemple ! — un recueil de poésies de Samain, si j'ai bien souvenance ; sorte de « Little Tisch » de l'anarchie, cette Rirette est tout un poème !

Avec quel mépris ce bas bleu traite le commun des mortels !

Jusqu'au moment où elle fut — hélas ! — mêlée au procès des « bandits », on avait pu rire de bon cœur des excentricités de cette névrosée ponctuant volontiers ses abracadabrances de langage par des crises de nerfs bien piquées ; c'était comique tout simplement en vérité, mais cela ne faisait de mal à personne et l'on se contentait de hausser les épaules pensant qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer.

Sa détention à Saint-Lazare devait bientôt nous réserver des surprises. Toujours hantée par la manie de paraître supérieure aux autres, elle bavarda stupidement à tort et à travers, racontant à ses codétenues — pour leur en imposer sans doute — de fantastiques histoires sur *tout* et sur *tous*, histoires que lui suggérait seule, d'ailleurs, son imagination morbide. Enfin, cette anarchiste, savante accomplie — qui allait couramment entendre la messe et ne dédaignait pas les bons offices de Dumoulin, le philanthrope, et consorts — exaspéra tellement ses compagnes de captivité qu'elles la fessèrent, certaine fois, le plus joliment du monde et sans souci de « l'esthétique » encore !

Pendant l'instruction comme devant la Cour d'assises, l'attitude de cette femme fut ignoble. Pour se sauver elle-même, celle

qui actuellement dégueule sur nous dans le *Matin* n'hésita pas à enfoncer les autres.

Dans cette salle d'audience où je vins déposer, le cœur étreint par l'émotion — à l'horrible vision de nos camarades enchaînés dans le box des accusés — je la revois toujours assise dans une pose étudiée, lissant négligemment de ses doigts sa chevelure, l'air distrait, le sourire figé sur sa face fardée de vieille petite femme mal accoutrée en Claudine. Son regard quêteur errait dans l'auditoire et l'on eût dit une échappée de chez quelque proxénète venue là pour chercher pratique !

Sous le savant et épais maquillage dont elle avait enduit son visage, pour réparer des ans l'irréparable outrage, pas un muscle ne tressaillait, et cette grue paraissait désinvoltement. dans ce décor sinistre sur lequel la mort planait...

Ah ! combien peu ressemblait à cette ruine le frais portrait tracé par Colette Willy.

Et en sortant de ce lieu maudit, j'emportai l'impression plus forte que cette gouine était capable de tout.

Le jury l'acquitta.

*

* *

Après s'être faite l'auxiliaire de la justice en bavant à qui mieux mieux sur les anarchistes — individualistes et illégaux en particulier — pendant tout le procès ; abîmant les autres pour se blanchir elle même, j'avais pour moi la ferme conviction que cette nécropathe ne remettrait plus jamais les pieds dans nos milieux. Aussitôt libre cependant, son premier soin fut d'aller s'exhiber dans les réunions et pérorer dans les causeries. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'elle ne manquait pas une occasion de salir à gueule que veux-tu ceux qui, à ses yeux, n'avaient d'autre tort que celui d'être propres.

Comment les camarades ont-ils pu être assez naïfs pour se laisser duper par cette salope et la tolérer encore parmi eux, malgré toute l'infamie dont elle s'était couverte ?

Certains d'entre eux, même, la fréquentaient assidûment parait-il.

Mais la reconnaissance du bas-ventre, qui prime trop souvent hélas ! toute autre considération, a des limites.

Que ceux qui ne connaissaient qu'imparfaitement, hier, cette bête malfaisante, contemplent aujourd'hui, dans toute sa hideur, Rirette Maîtrejean. Elle vient de mettre le comble à son indignité en publiant ses mémoires dans « le Matin », mémoires fourmillant d'anecdotes mensongères racontées dans le but d'assouvir bassement des haines personnelles ; mémoires dont certains passages sont des révélations précises pouvant attirer sur plusieurs compagnons l'attention de la police ; mémoires qui ne sauraient être en un mot que l'œuvre d'une délatrice — hystérique il est vrai, objectera-t-on — mais qui peut être néanmoins la cause des pires catastrophes, ajouterai je.

— Epave, qu'un mari — brave homme que tu ridiculises — a tirée du ruisseau ; gueuse, que Lorulot — que tu vilipendes ! — imposa presque au journal, avec ton compagnon, quand vous creviez de faim ; vipère, que de compatissants amis firent asseoir à leur table les jours de disette, tu es descendue au dernier degré de l'abjection !

Après avoir vécu de nous, tu te solidarises avec nos adversaires — tes ennemis d'hier — pour nous calomnier et nous injurier ?

Paillasse dont l'opinion change avec chaque mâle !

Pour quelques misérables deniers, tu t'es dégradée à ce point de trahir ceux qui t'avaient donné leur confiance, servant ainsi de basses intrigues.

Vile prostituée, retourne à la fange !

Maintenant que tu te drapes dans de belles frusques — prix de ton ignominie — tu oses ravalé jusqu'au ridicule, te réclamant un peu tard des principes d'honnêteté, les gestes de ceux qui — vous prenant en pitié tes gosses et toi — allaient chercher aux étalages, risquant ainsi leur liberté, de quoi garnir vos ventres creux ?
Coquine !

Et tu as enfin la suprême audace d'évoquer la silhouette de Soudy, de Monier et de Callemin qui dorment là-bas pour toujours, dans ce coin perdu d'Ivry ?

Silence ! Ignoble gouge ! Tu les outrages rien qu'à prononcer leurs noms !

Trois têtes sont tombées sous le couperet fatal ; Bonnot, Garnier, Valet et Dubois ont été criblés par les balles policières ; Carouy s'est suicidé ; d'autres agonisent, à cette heure, au bain ou à la réclusion, et tu as le triste courage de les railler !

Halte-là ! Goule...

Car si ces morts que tu invoques pouvaient se dresser hors de la tombe, ils te cracheraient ces trois mots à la face, en même temps que leur plus profond mépris : Catin ! Lâche ! Vendue !

ROBERT L...

*
* *

Alors qu'il y a tant à dire, pour amener les hommes à une conception plus saine de leurs rapports, c'est avec regret que je consacre deux colonnes de *l'anarchie* pour cette exécution d'un être mêlé à notre mouvement.

C'est avec une peine infinie que personnellement je crois mon devoir de jeter publiquement mon dégoût et mon mépris à la face d'une femme qui a partagé ma vie.

Mais devant cette machination contre les anarchistes, devant ce monument d'insanités, de mensonges et de calomnies qui a pour but de faire sombrer notre mouvement sous le ridicule, la vérité doit se dire, si douloureuse soit elle.

Les « Souvenirs d'anarchie » ont été écrits par le sieur Bourse, journaliste à gages du « Matin », sur des notes fournies par la femme Maîtrejean et par l'intermédiaire de Miguel Almeida, qu'on retrouve dans toutes les sales besognes.

Un révolutionnaire connu a également coopéré à cette écœurante histoire. Nous ne le citerons pas, sa bonne foi ayant pu être surprise comme l'a été la mienne, puisque la Rirette a profité du reste de confiance que j'avais encore en elle pour m'extorquer quelques documents qui, triturés, dénaturés, ridiculisés, ont servi à donner une apparence de vérité à cet odieux étalage des petites humaines.

Les anarchistes ne sont pas des surhommes ; ils ont leurs faiblesses ; mais prendre les défauts de quelques hommes, les grossir grotesquement et dire : — Voilà l'anarchie, sans tenir compte de toute notre philosophie et de tous les actes de beauté, de grandeur et de courage qui sont plus nombreux dans les milieux anarchistes que dans tous les autres, est le fait de saligauds.

Berner, tromper, duper et vendre, pour quelques billets, des camarades qui ont eu pour elle toutes les bontés ne peut nous étonner de cette femme qui a fait mourir un de ses amants, qui en a envoyé deux autres en maison centrale et qui s'est conduite, envers tous ceux qui l'ont approchée, de la plus ignoble façon ; de cette mère qui se vante de ne pas aimer ses enfants et qui, après les avoir mis à l'assistance publique, les a laissés depuis à la charge des camarades.

De cette ancienne radeuse que nous avons tirée du trottoir pour essayer d'en faire quelqu'un et qui vomit maintenant sur nous.

Ceux qui sont directement intéressés mettront hors d'état de nuire cette femelle que nos mansuétudes ont eu le tort de ne pas démasquer plus tôt ; mais nous devons profiter de cette expérience pour écarter de notre route tous les tarés, que nous accueillons trop fraternellement, et qui ne peuvent que compromettre nos idées et retarder notre œuvre d'émancipation.

MAURICIUS.

l'anarchie n° 437 – 28 août 1913

L'AMOUR DU MANCHE

Mme Maîtrejean, ex-directrice de *l'anarchie*, vient de terminer la publication de ses souvenirs.

Le *Matin*, qui publia jadis ceux de Casque d'Or, de la Mérelle, de la Belle Lison et autres grues de même acabit, était on ne peut mieux qualifié pour recevoir la confession de cette fille repentie.

Je ne ferai pas à ses papotages l'honneur de la discussion.

« La robe rouge du procureur général, portée avec une « élégance sobre et froide ». La majesté de sa démarche. La conscience du terrible rôle de justicier qu'il a à remplir », etc. Tout cela n'est que caquetage de petite fille impressionnée par les couleurs, les chiffons, les attitudes et les apparences.

Pour ce qui est des saletés que recouvre la belle robe rouge si bien portée par M. le procureur général Fabre et des ignominies qui constituent le fond de la conscience de ce terrible justicier ; c'est une question qui dépasserait de beaucoup le cadre de mon article. Encore plus l'entendement de la petite girouette dont les convictions si mobiles ne peuvent indiquer que la nature des influences qui les actionnent.

Cette créature fut-elle jamais anarchiste ? Non. Elle ne fut que l'écho de ce qu'elle entendait dire autour d'elle. Elle répétait avec l'automatisme d'une perruche, la leçon apprise sans y rien comprendre.

Criant jadis : « Vive l'anarchie ! » avec les anarchistes, comme elle crie aujourd'hui « Vive la police » ! avec les policiers.

Elle fait l'éloge de M. Jouin et l'apologie de M. le Procureur général avec la platitude bestiale et passive de la femelle subjuguée par la force. La police étant victorieuse, elle est avec les policiers.

C'est le triomphe du « Manche ».

Femme, elle aimait le « manche » par nature. Elle fut des nôtres tant qu'elle nous crut forts.

Nous croyant faibles, elle nous trahit pour ses nouveaux amis, qu'elle croit supérieurs par le succès. Quoi de plus féminin ?

S'il faut tout dire, pour son excuse, combien d'hommes, sous ce rapport, sont aussi femme qu'elle.

Accordons lui notre indulgence et pardonnons à cette ingrate petite poupée, le coup de pied inoffensif et ridicule qu'elle essaya de donner à l'illégalisme auquel elle doit, par ricochet, le seul succès dont pourra jamais se targuer son insignifiante personne.

A l'heure où tous nos inflexibles révolutionnaires emboîtant le pas à Hervé, reculent hypocritement, prêts à se retourner indécemment pour s'offrir à la caresse du « manche » ; il n'y a pas lieu de s'étonner que la pauvrete, effrayée de l'inégalité de la lutte, abandonne le combat et tourne à l'ennemi, en acclamant ouvertement la suprématie du « manche ».

Elle a au moins, sur les autres, l'excuse de son sexe.

LEVIEUX.

*

* *

A PROPOS DES MÉMOIRES de Rirette Maîtrejean.

UN DERNIER MOT

Un dernier mot seulement. Et je regrette certes, d'être obligé cette semaine encore, de revenir sur ce sujet. Combien j'aurais préféré consacrer ces lignes à une besogne intéressante ! Quoique adversaire des polémiques, une mise au point s'impose cependant ici — en raison d'attaques auxquelles je suis en butte, insinuations

perfidés émanant d'ailleurs de bons apôtres s'érigeant en défenseurs de Rirette.

Nos lecteurs m'excuseront donc.

Si mon article publié dans l'avant-dernier numéro de l'« anarchie » reflète en effet — à ce que j'ai oui dire — l'opinion de près que tous les camarades, il n'a pas eu l'heur déplaire à certains personnages, j'en suis tout marri ma foi.

Mais quelles haines ai je déchaînées contre moi !

Il y a quelques jours — dans un de ces « coups de crocs » dont lui seul a le secret — « Bouledogue », un rédacteur de la B. S., s'efforçant, inutilement d'être méchant, me clouait impitoyablement au pilori pour avoir osé écrire ce que je pensais à l'égard de la dame Maîtrejean. Dame ! la franchise n'est pas en honneur en ce temps ! Ce qu'il y a de plus drôle en l'occurrence, c'est que le dit « Bouledogue » — sans aucunement connaître nos milieux et ne sachant mot des choses dont il parle — pousse pour terminer sa diatribe une charge à fond contre les individualistes. Il est de fait qu'à défaut de s'être documenté lui-même, de bonnes langues l'auront utilement renseigné. Je n'insiste pas davantage, car « Alzir Hella » dans le « Libertaire » du 6 courant s'est chargé de relever aussi nettement qu'il convenait l'auteur en question.

Cette fois, c'est dans le R. A. O. Monsieur Edouard Séné, qui sans doute à cour de copie, nous lâche une bordée d'injures — tout en me reprochant un langage trop imagé. Que voulez-vous ? Cette façon de procéder est le propre de cet éminent polémiste ; et puis l'« anarchie » est sa bête noire ! Aussi réserve-t il toujours à chaque numéro une place au « Pilori » pour chacun de nos collaborateurs, à tour de rôle.

Voilà évidemment une bien innocente manie — et j'aurais comme à l'habitude haussé les épaules en souriant — si ce monsieur n'avait cette fois dépassé les limites.

A l'entendre, je suis un trafiquant, un commerçant et je tire ma subsistance de l'« anarchie », alors qu'il sait pertinemment —

et il en a convenu à maintes reprises — que je me serais fait un scrupule de prendre seulement un sou dans la caisse. Mieux même, à l'encontre de tous mes prédécesseurs je n'y ai ni *mangé* ni *logé* pendant le temps que je m'en suis occupé. Tous les camarades peuvent d'ailleurs en témoigner.

M. Edouard Séné ment donc effrontément, et comme il est payé trois cents francs par mois pour remplir de ses originales élucubrations les colonnes de la B. S., tout en cumulant les fonctions de directeur du R. A. O., il est bien mal placé en vérité pour traiter de trafiquants, de commerçants et d'exploiteurs ceux qui — pareillement à moi — font un travail uniquement pour le plaisir qu'ils en éprouvent. C'est donc que mon honorable adversaire s' imagine qu'aucun individu ne saurait agir autrement que dans un but de lucre ?

Les « Souvenirs » de Rirette Maîtrejean projettent sur nous une lumière que nous redoutons continue-t-il ? Pour ma part, je n'ai jamais été mis en cause dans les fameuses Mémoires... Alors ? Alors ! une sottise de plus à enregistrer.

Ici un petit fait qui vous donnera une idée de la mentalité élevée de ce talentueux journaliste. Il a gardé pour la bonne bouche cet argument péremptoire... c'est le coup de massue final sous lequel je dois succomber. Voilà bien de quoi me perdre définitivement dans l'esprit des anarchistes.

Tout dernièrement (dans le No du 1er août 1918) l'« Ego » reproduisait un de mes articles paru dans l'« anarchie » sous ce titre : « De la méthode pour s'instruire », où — d'accord avec moi — il mettait les anarchistes en garde contre le « logo-anarchisme » et les invitait « à passer les mots par eux employés au crible de l'analyse... » Or, dans la « Revue des journaux » (« l'anarchie » du 21 août) une phrase du bibliographe prêtant à équivoque donnait l'impression que la critique de l'« Ego » s'adressait — au contraire — à moi. Et aussitôt l'avocat de Rirette, de conclure qu'un rédacteur de cette feuille m'avait prié de moins user du dictionnaire.

Eh ! M. Edouard Séné, il n'y a pas de honte à consulter le « Larousse » allez !

Rappelez vos souvenirs, quand le vôtre vous manquait, bien souvent vous n'avez pas dédaigné de vous abaisser à feuilleter le mien ; et puis voyez-vous, je ne me crois pas un « puits de science » — moi — et je cherche à m'instruire un peu d'indulgence — de grâce — maître, les plus grands savants en ont des trésors ! Vous planez tellement au-dessus de tout et de tous — il est vrai — qu'il faut vous absoudre. Tout de même, avant d'écrire cet article — chef-d'œuvre d'une incontestable valeur — si vous aviez trempé sept fois votre plume dans l'encrier, cela vous eût évité de dire bien des bêtises ! D'autant qu'au sujet de l'« Ego » le Bibliographe s'est offert lui-même à préciser les choses.

Vous jouez de malheur, encore une gaffe !

Enfin pour terminer. M. Edouard Séné prétend qu'il m'a prévenu personnellement d'un chantage tenté par Mauricius auprès de Rirette Maîtrejean.

C'est la seule vérité qu'il ait énoncée jusqu'à présent. Mais cette histoire sans preuve, m'avait semblé une histoire semblable à celles qu'inventent tous les mois sur nos camarades les rédacteurs du R. A. O. ; d'ailleurs en quoi cela aurait-il bien pu modifier mon opinion, au sujet de l'acte répugnant accompli par cette femme ?

Ici le monsieur se garde bien d'ajouter — sa mémoire ne lui est point fidèle peut-être ? — qu'il vint me trouver chez moi trois ou quatre jours avant la parution de mon article et me tint ce langage : « Tu es un bon copain, mais tu te laisses abuser par un tas de gens malpropres qui s'abritent derrière toi — à qui l'on a rien à reprocher. Crois-moi, ne passe pas ton papier sur Rirette, car cela t'attirerait les pires désagréments. »

Ce à quoi je répondis : « Je n'ai point l'habitude d'agir sans envisager auparavant toutes les conséquences de mes gestes. J'ai envoyé mon article, il sera inséré. Maintenant, libre à toi de prendre envers moi l'attitude que tu jugeras convenable ».

Et d'un bon camarade que j'étais le 25, je devenais le 28, le pire salaud de la terre !

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

Ainsi voilà comment — pour avoir flétri sans hésiter les agissements dégoûtants d'une Rirette — on perd l'estime d'un « grand génie ». Je saurai parfaitement m'en passer, soyez-en sûrs, ainsi que de celle de bien d'autres ; il y a belle lurette que je l'ai prouvé.

Un conseil, en terminant, à M. Edouard Séné « si je puis me le permettre » : qu'il calomnie, soit — c'est la déformation professionnelle qui veut cela — mais qu'il ait du moins l'intelligence de ne pas se faire prendre, comme cette fois, en flagrant délit de mensonge.

Pour un garçon aussi supérieur, quelle insigne maladresse !

Ce grand mangeur d'individualistes a encore perdu là une fort belle occasion de se taire...

Robert L...

*

* *

P.S. — Quant à rendre Lorulot responsable d'avoir provoqué des restrictions au régime — en insérant dans sa revue la note que vous savez — c'est de la pure incohérence ! La cause unique qui a fait réduire à trois, par l'administration pénitentiaire, le nombre des visites quotidiennes, est — en réalité — l'encombrement qui régnait au quartier politique, après les nombreuses arrestations opérées dans les premiers jours de juillet. Depuis, cette mesure n'a pas été rapportée.

Il convient de faire remarquer de plus que la décision précitée a été prise par le ministre de la justice en date du 8 juillet, alors que l'article incriminé n'a paru dans l'« Idée libre » qu'en août.

Et M. E. S. me. demande ce que j'attends pour traiter Loru-
lot de « mouchard » ? Sans doute de pouvoir m'appuyer sur des
preuves palpables de sa culpabilité (?)...

Il est bien entendu que l'incident est irrévocablement clos.
Le temps est trop précieux pour qu'on l'emploie à s'occuper plus
longtemps de semblables balivernes ; mais à l'avenir, quand il
prendra à ce désopilant fantaisiste l'envie de nous injurier et de
nous vilipender, les camarades sauront à quoi s'en tenir sur sa
bonne foi — dont voici quelques superbes échantillons.

R. L.

*
* *

EN BLOC...

Et en deux mots, parce que je n'ai pas de temps à perdre en
choses insignifiantes.

*
* *

Le *Réveil* de Genève trouve d'abord que je suis un sur-
homme, ce qui m'a fait plaisir ; ensuite que j'ai fait au congrès
l'apologie de la prostitution, ce qui m'a semblé encore plus gai.
Brave *Réveil*, est-ce que c'est ton homonyme de Paris qui t'envoie
de la copie ? il m'a paru sentir dans ces éjaculations la même
odeur...

*
* *

Le mariage de Rirette et de Séné devait produire ce qu'on a lu dans le *Matin*, et ce qu'on lit dans le *R. A. O.*

On croirait deux succursales. Alors que toute la presse, depuis le *Gil Blas* jusqu'au *Libertaire* a trouvé ces Souvenirs (?) écœurants, le Séné les trouve admirables. Ça ne m'étonne pas.

Il trouve aussi sans doute que feu Jouin avait des manières exquises, que l'officier de cipaux est un parfait gentlemen, que les curés et les sœurs sont ce qu'il y a sur terre de plus intéressant, qu'il n'y a qu'un moyen d'être fidèle à son mari c'est de se marier religieusement, et que je fais paraître tel ou tel article dans *l'anarchie*, suivant le prix qu'on me donne.

Farceur !

Tu prends tes lecteurs pour des faibles d'esprit ou des fanatiques.

Mais tu vas trop fort.

Quel imbécile croira à cette fabuleuse histoire de chantage ? Et quel détraqué a bien pu la concevoir ?

En lisant cela j'ai commencé par me mettre en colère, surtout quand j'ai entendu dire qu'il y avait cinq témoins (rien que cela). Je n'ai en effet, et j'en donne ma parole, qui n'a jamais failli, revu Rirette depuis le jour où les Souvenirs ont paru. Je peux donc vous défier de trouver une seule preuve de cette diabolique machination, et vous dire comme pour l'histoire Géo Fourny : Tas de salauds ! Mais vous avez l'habitude des défilades. Je lis en effet dans le dernier *Réveil* qu'on ne m'a jamais accusé de mouchardage. Non, n'est-ce pas, c'est moi qui ai inventé la perfidie de la lettre photographiée pour le malin plaisir de me disculper de choses dont on ne m'accusait point. L'histoire de Géo Fourny vous a claqué dans les mains, vous en inventez une autre. Elle est encore plus ridicule.

Ça ne vaut pas la peine que je me mette en colère. Séné m'a dit, il y a quinze jours, alors que je lui reprochais son attitude :

« Oh ! tu sais, je ne t'en veux pas, mais c'est de bonne guerre. » Eh là je m'en doutais bien, Rirette me l'avait déjà dit : « Tu écris en dilettante, tu t'en fous, c'est de bonne guerre ! » Je vois ton sourire : « J'en ai inventé une bien bonne, Mauricius va fumer, et les imbéciles vont me croire. » C'est de bonne guerre !

Allons, qu'est-ce que tu vas trouver pour la semaine prochaine ? que j'ai fait chanter une pissotière... ? Non, ça ressemblerait trop à l'histoire de Rirette. Alors quoi ! Trouve quelque chose d'épatant avant que les révolutionnaires sincères ne t'aient vomi, ô ami de l'amie de Jouin, sous-chef de la Sûreté. Car cela aussi, tu sais, ce serait de bonne guerre.

MAURICIUS.

l'anarchie n°440 – 18 Septembre 1913